DÉSESPOIR

DE MARIE ANTOINETTE,

SUR LA MORT DE SON FRERE,

LÉOPOLD II,

EMPEREUR DES ROMAINS,

Et sur la maladie désespérée de Monsieur, frere du Roi de France.

Case FRC 2996

IL est donc vrai, et je ne puis plus me dissimuler, qu'il est une puissance supérieure à celle des rois de la terre; il me faut enfin courber ma tête altière devant cette nation Française, dans le sang de laquelle j'esperois m'abreuver bientôt. La mort de mon frère, de mon cher Léopold, vient dérouter tous mes projets sanguinaires; je touchois au moment

M-W 5241

de la vengeance, mon cœur s'ennivroit du doux espoir de relever mon époux, de lui rendre son autorité absolue, autorité que j'aurois partage avec lui, et que j'aurois fait servir à mes desseins abmitieux; mais la mort, je le répete, vient de me porter les plus terribles coups Ah! ma chere, vous comptiez vous venger de Français, en leur donnant une fille de votre sang; vous connoissiez ma haine pour cette nation; ma fierte, digne fille de Marie Therèse, j'etois née pour être l'instrument de la vengeance de notre famille; j'ai fait ce que j'ai pu, jusqu'à présent, pour seconder les vues de la maison d'Autriche; mon frère, Joseph II, en a ressenti les heureux effets. Calonne, mon cher Calonne, a épuisé les finances Françaises, que j'ai fait régorger dans les coffres de l'Empereur; malheureusement, les Français y ont vu clair, et ont arrêté le cours de mes dilapidations. J'esperois que mon cousin Lambesc auroit servi et seconde mes vues contre les Français. Trop d'ardeur de sa part, a fait manquer le coup, et la révolution a fini par me précipiter du haut de ce trône, où mes regards daignoient à peine s'abaisser sur des sujets que je traitois en esclave. Tous mes desseins ont avortés, je n'ai pu même reussir à me sauver avec mon époux et mes enfans, pour me rendre au sein de ma famille, et porter delà les plus terribles coups à la nation Française, à qui j'ai voué la haine la plus implacable.

Me voilà donc réduite à plier aujourd'hui

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

devant une nation que je n'ai jamais aimé, et contre laquelle j'ai fait plus d'une fois le vœu de Néron : qu'elle n'eût qu'une seule tête, afin d'avoir le plaisir de la couper. N'importe, je ferai contre fortune bon cœur.

C'est la force où s'adressse ici bas, qui fait tout, qui régle l'univers de l'un à l'autre bout. Du moment qu'on n'a pas reçu pour son partage, de l'aigle ou du lion l'invincible courage, serpent adroit et souple, il faut le replier, et savoir, sous les fleurs, se frayer un sentier.

Voilà ma maxime : elle sera la régle de ma conduite. Mes insinuations, mes charmes feront peut-être ce que la force n'a pu exécuter. Nouvelle Médicis, j'userai de toute l'astuce dont une femme de mon rang est capable, pour me faire un parti dans le royaume ; caresses, promesses, larmes et soupirs, c'est avec ces armes que je veux former une ligue en France. Le cardinal de Rohan sera pour moi, celui de Lorraine ; la religion, le fanatisme, rien ne sera oublié, et si je ne puis venir à bout de mes projets ambitieux, eh bien ! je ferai comme Cléopatre, plutôt que de ramper sous les loix d'une nation que j'abhorre. On me verra reine altière, m'ensevelir sous les débris du trône Français, plutôt que de plier le genoux ; les serpens me perceront le sein, et je me délivrerai ainsi d'une vie qui me seroit à charge, si je ne pouvois parvenir au but de mes projets contre la France.

Le prince de Kaunitz, rusé, politique, secondera mes desseins; il en sait plus à lui seul, que tous les ministres Français. C'est ce Caméleon de cour, dont je veux me servir, pour arriver à mes fins. J'avoue que les Français ont déjoués tous mes projets, que leur union actuelle fait leur force; mais les obstacles ne m'arrêteront pas. Plus le péril aura été grand, plus ma vengeance sera complette.

Mon seul désir est de voir cette càpitale se baigner dans son propre sang, de faire de toute la France un champ de bataille; qu'avec plaisir, je promenerai mes regards avides sur ces monceaux de cadavres. Chaque tête Française, offerte à mes yeux, seroit payée au poids de l'or. Est-il rien de plus doux, pour une reine, que de voir couler un sang qu'elle déteste! Français! ma haine pour vous ne s'éteindra qu'au tombeau. Je jure ici, par les mânes de Marie-Théresse, ma mère, de conserver pour vous une haine implacable.

Je sais que j'aurois de terribles assauts à essuyer. Les revers que j'ai éprouvé n'ébranle point mon ame fiere; fille de souverain, j'en soutiendrai les droits; l'auguste famille à laquelle je suis allié secondera mes desseins; et s'il le falloit, nouvelle reine des Amazones, j'irois moi-même à la tête des armées, arranguer mes fiers Allemends, leur promettre le pillage de vos villes.

Une nouvelle que je viens d'apprendre, semble encore dérouter mes projets. Monsieur, frere du roi, est dangéreusement malade, et sa santé est même désespérée. Un courier extraordinaire m'en apporte la nouvelle. Ceci, je l'avoue, pourroit déconcerter encore mes vues ambitieuses; mais de quoi n'est pas capable une femme hautaine, moi, Antoinette, fille d'Autriche, je suis capable de braver toutes les puissances de la terre. J'avoue cependant que la maladie désespérée de Monsieur m'afflige; on dit, et je le croirois bien, que c'est une indigestion jacobite qu'il a eû; n'importe, dut mon époux, en éprouver autant, pourvu que je me venge, cela me suffit. Je sais que les Français me détestent, qu'ils se défient de mes menées sourdes et tortueuses; mais Marie Antoinette a des ressorts secrets, qu'elle fera jouer. On a écrit contre moi une diatribe que je vais répéter ici, mais, dont je me vengerai.

Réunissez, lecteur, s'il est possible, sous les dehors d'une femme sensible, tous les défauts, les vices, les forfaits d'une Athalie; ajoutez-y les traits : ce n'est pas tout, maratre atrabitaire, Laïs infâme et monstre sanguinaire, digne du feu, du poison, du couteau, ne craignez pas de changer le tableau sous un faux nom, qui cache tous ses crimes, ou seulement, le nombre des victimes. Cachez-la bien, et malgré tout votre art, chacun dira : c'est la reine sans fard.

Cette satyre, faite contre moi, ne m'a point épouvanté ; je sais que les Français ont raison, mais l'orgueil qui les dominent, me fait braver tous les dictons ; je ne connois que la vengeance, l'espoir d'asservir enfin cette nation que je déteste, me soutien. J'userai, contre elle, de tout le rafinement dont une femme est capable : perfidies, ruses, trahisons, rien ne sera oublié, l'argent sur-tout, l'or sera la récompense de mes agens, de mes émissaires. Qu'ils tremblent, ces Français patriotes, si j'ai le dessus, comme je l'espère, leurs têtes vengeront le sang qu'ils ont fait répandre dans leurs révolutions,

Il existe un pacte de famille entre tous les Souverains de la terre, celui de se prêter mutuellement secours et de défendre l'autorité du trône. Les Français aujourd'hui traitent de chimère cette autorité royale ; mais moi, fille d'Empereur, et par cela même trois fois reine, dois-je laisser avilir mon autorité, et si mon époux est foible, ne dois-je pas faire pour lui les efforts les plus vigoureux, et s'il se laisse décheoir de son trône, Antoinétte doit-elle y descendre ? Non, périsse plutôt, et la nation Germanique, et les vingt-cinq millions de Français, que de souffrir qu'il soit porté la moindre atteinte à mon autorité. Je prefère la mort à la honte de ramper sous mes sujets ; ils disent que ce sont eux qui ont fait le rois, et libre de les déstituer ; que ce sont eux qui ont élus Pharamond pour leur roi. Il est vrai que

le premier roi fut choisi aux suffrages, mais leur loi Salique, ne dit pas qu'ils seront libres de congédier leurs rois et d'abaisser leur autorité ; ils se sont rendus cerfs, et doivent rester tels. J'épuiserai toutes les ressources de mon art, pour abaisser, subjuguer, cette nation qui veut dominer sur l'aigle et sur les lys.

Français ! tremblez, si mes projets réussissent, l'inquisition s'établira parmi vous ; il me semble déjà respirer l'odeur d'une authodafée Française, mais quoi ! tout semble conspirer à ma perte. Le roi d'Espagne vient d'être assassiné, le roi de Prusse à essuyé le même sort. Ah ! c'en est fait, le ciel à juré la perte des rois ; leur race va s'éteindre, il faut cependant que le fort intérieur de ma consience, fasse ici un aveu à la face du ciel et de la terre.

Il en coûte à mon amour propre, mais si les rois sont détruits, si leur puissance est restreinte qu ils ne s'en prennent qu'à eux. J'avoue que l'ambition, l'orgueil, seront toujours aveuglés. Ils ont cru qu'en recevant une couronne, leur nature étoit changée ; ils se sont cru des dieux, et il n'étoient que des hommes, souvent plus foibles que le dernier de leur sujet ; témoin, ce Charles IX, son foible pour sa mere, lui fit commettre les crimes les plus atroces ; et que sais-je, si mon fils ne seconderoit pas mes desseins, s'il étoit en âge ; mais les Français sont

378

clair-voyans, ils veilleront sur l'éducation de mon fils. Je sais qu'il a été question dans leur assemblée, d'examiner si mon fils étoit élevé dans les principes de leur constitution. Ah! s'il avoit vingt ans, je l'aurois déjà instruit dans l'art de feindre, et par des discours étudiés, il facineroit les yeux de la nation; mais sa trop grande jeunesse me fait désespérer d'en faire un jour un tyran, et je crains bien que le jour de la vengeance ne soit arrivé. Mais quelque soit notre destinée, Antoinette périra en reine, et on lira dans les fastes de l'histoire, Antoinette, fille d'Autriche, fut alliée, la première de son sang, à la France. Elle en a été le fléau, mais elle n'a pas dérogée au caractère de famille; elle a conservé sa haine pour les Français. Ses espérances ont été trompées; mais trop fière pour plier, elle a préféré la mort et l'ignominie Elle est morte en reine désesperée, mais en digne fille de Marie-Thérese.

DE L'IMPRIMERIE DE LA LIBERTÉ.